Alain Claude Sulzer

# La jeunesse est un pays étranger

récit traduit de l'allemand
par Johannes Honigmann

**Jacqueline Chambon**

*pour Daniel*

*The past is a foreign country.*

L. P. Hartley

# Mon père portugais

Mes parents se sont rencontrés à la fin des années quarante dans la clinique psychiatrique de Münchenbuchsee. Mon père était un patient, ma mère, une infirmière. Il me semble avoir entendu répéter presque chaque jour de mon enfance le nom du directeur, que j'ai longtemps cru être le propriétaire de la clinique. *Le docteur Plattner* – ma mère ne parlait que le français – avait été le médecin de mon père et le chef de ma mère*.

Peu de temps après la guerre, ma mère et l'une de ses cinq sœurs sont parties travailler comme infirmières au Portugal. Ma mère racontait qu'elle s'était fiancée à Coimbra. Mais les fiançailles avaient été rompues.

---

* J'ai appris fortuitement par le fils d'une ancienne patiente de Münchenbuchsee, une dame à peu près de l'âge de mon père, que Paul Plattner avait également traité l'écrivain Friedrich Glauser pendant son séjour à la clinique psychiatrique Friedmatt de Bâle. *(Toutes les notes, sauf mention contraire, sont de l'auteur.)*

Jamais elle n'a expliqué pourquoi et jamais personne ne lui a demandé de le faire. Je suis né suisse.

Je me disais que si j'avais grandi au Portugal, je n'aurais pas été foncièrement différent de celui que j'étais devenu. J'aurais simplement grandi dans un climat chaud. Au Portugal, j'avais une sœur aînée et une grand-mère mondaine qui se parait de dentelles blanches, un grand-père qui portait toujours la cravate et des tantes vaniteuses qui avaient loué à vie une loge à l'opéra. Mon père portugais était un homme bien portant et n'avait pas à recourir à des médecins aux avis sibyllins. Contrairement à mon véritable père, mon père portugais, dont je n'ai jamais su le nom, n'aurait pas été mis à la retraite à cinquante ans. Il aurait été un homme d'affaires florissant, d'une bonne famille étroitement liée à celle du dictateur António de Salazar ; contrairement à mon père, il aurait été un homme qui ne renonçait jamais. À la fin de sa vie, ma mère n'en parlait presque quasiment plus.

Je n'aurais jamais appris l'allemand.

Portugais, je n'aurais sans doute jamais écrit de livres.

J'aurais suivi la voie de mon père et généreusement transmis mes gènes.

Ce n'est qu'après la mort de ma mère que j'ai appris que son premier fiancé avait des tendances à la violence. C'était pour cela qu'elle l'avait quitté et qu'elle était retournée en Suisse. J'ignore jusqu'où il est allé, pas plus que je ne connais son nom.

## Mariage en petit comité

En dehors du couple, du prêtre et des deux témoins, il n'y avait personne. Aucun membre de la famille, aucun(e) ami(e), aucun(e) collègue de formation des maîtres ou de l'école d'infirmières. Ma mère était catholique, mon père, protestant. Ma mère venait de Romandie, mon père, de la Suisse alémanique. Comme la religion ne jouait pas un rôle important dans leur vie, ils étaient vite tombés d'accord pour se marier selon le rite catholique, d'élever leurs enfants dans la tradition catholique et de leur donner des prénoms français. Pour moi, le catholicisme et la langue française n'ont longtemps fait qu'un.

Le jour du mariage a marqué le début d'un isolement volontaire qui a duré toute leur vie. Les noces ont eu lieu à Zofingue, où personne ne les connaissait. Après la cérémonie, le jeune couple est allé déjeuner avec le prêtre et les deux témoins. Uniques habitants d'une planète solitaire, ils ne devaient rien à personne. Et il allait en être ainsi dans l'avenir. Le jour de leur mariage n'est pas resté dans les souvenirs de

la famille. Cette sortie au restaurant est restée exceptionnelle. Je suis certain que ma mère s'est rappelée toute sa vie quels plats ont rejoint, sur la table de son repas de noce, les condiments Maggi en bouteille et Aromat en poudre.

Mes parents semblent avoir ressenti très tôt le besoin de se rendre invisibles aux yeux du monde qui les entourait. Un jeu de cache-cache globalement couronné de succès – si l'on peut appeler succès le fait de passer inaperçu alors qu'on n'a rien à cacher.

Leur unique secret, ils le partageaient avec beaucoup : leur mariage n'était pas un libre choix. La fiancée était enceinte. Cet inconvénient aurait pu être évité. Les préservatifs existaient depuis près de cent ans et leur solidité ne laissait pas grand-chose à désirer depuis qu'on les fabriquait en latex.

J'ignore à quelle date mon grand-père maternel, un veuf remarié dont la première épouse était morte jeune, et mes grands-parents paternels ont été mis devant le fait accompli. Peut-être la cérémonie n'avait-elle pas eu lieu en secret mais simplement en leur absence. Il est possible qu'ils aient été informés sans être invités. Comme les gens n'aimaient pas voyager, personne n'aurait eu l'idée d'entreprendre un déplacement aussi long et éreintant. À cette époque, des trajets qui durent moins d'une heure de nos jours prenaient une demi-journée et étaient pénibles. Le jour de leur mariage, mes futurs parents ont renoncé à tout ce qui fait de ce jour le plus beau dans la vie des autres couples ; c'était comme si la chose n'avait pas compté pour eux. Ils s'en sont acquittés sans chichi

puis ils sont immédiatement passés à autre chose, ce qui arrangeait sans doute ma mère, peu sentimentale.

## Une scène à la ferme

Ma mère n'aurait pas épousé mon père si la scène, dont elle fut le témoin involontaire, s'était déroulée *avant* leur mariage. Elle l'avait surpris par hasard dans la cuisine de la ferme qu'ils habitaient provisoirement depuis leurs noces : il était allongé à plat ventre devant sa mère et martelait le sol de ses deux poings. Ma mère savait bien sûr que mon père traversait une crise, après tout elle l'avait rencontré à la clinique de Münchenbuchsee – néanmoins, ce paroxysme la choqua. Durant toute sa vie, sa relation avec son mari et avec sa belle-mère fut marquée par cet événement inattendu, aussi embarrassant que douloureux. Je ne connais pas les raisons de cette rechute brutale en enfance.

Des liens mystérieux attachaient mon père à sa mère Fanny, qui avait l'habitude d'écouter à la porte de la chambre à coucher des jeunes mariés et de les observer à travers le trou de la serrure. C'est en tout cas ce que racontait ma mère et je n'ai aucune raison de douter de sa clairvoyance. Enfants, nous avons dû

subir à notre tour la curiosité obsessionnelle de sa belle-mère.

Fanny Schultheiss était la seconde épouse de mon grand-père Jakob Sulzer. Comme le père de ma mère, il avait perdu sa première femme. La sienne était morte en couches, celle de mon grand-père maternel, des suites de l'épidémie de grippe espagnole. Avec sa première femme, Jakob avait conçu deux fils qu'il préféra toujours au fils né de son second mariage. Ils étaient de la même espèce que lui et lui ressemblaient physiquement, trapus et bronzés, avec de grandes dents saines assez fortes pour casser des noix. Mon grand-père leur légua tout ; Max, son troisième fils, né du second mariage, n'hérita que de quelques terrains sans valeur tout juste bons pour la culture des pommes de terre.

Mon père ne ressemblait ni à sa mère ni à son père, lequel humiliait régulièrement sa femme à table, devant les valets, les servantes et ses fils, et prenait plaisir à se moquer d'elle. Ça le faisait bien rire. Les autres, aussi. Elle encaissait les moqueries sans se défendre. Faisait une grimace et gardait le silence. En dehors de son fils, personne ne semble l'avoir prise au sérieux.

# La ferme

On me hisse sur un cheval. C'est la première et la dernière fois que je suis perché aussi haut sur un animal. Les pommes de terre cuisent dans une gigantesque marmite posée sur un feu. Quand elles auront refroidi, elles seront données aux cochons. Je ne connais pas la différence entre les pommes de terre que mangent les cochons et celles que nous mangeons. Je me souviens des chevaux – l'un s'appelait Max comme mon père –, mais pas des cochons, ils ne portaient sûrement pas de nom. Je me souviens en revanche des cochons d'un oncle qui possédait un élevage en France et qui est mort dans un accident de voiture. C'était dans le Valais. Il était français, pas suisse.

Pour en revenir à mon grand-père : je ne me souviens pas davantage des vaches, et pourtant mon grand-père était producteur laitier. Le père de Paul Sacher*, qui habitait dans le voisinage, venait tous les

* Paul Sacher a vécu de 1906 à 1999. Son mariage avec une riche héritière d'une entreprise pharmaceutique a permis à ce

jours, en costume noir, chercher du lait dans son petit pot à lait. Il était très poli, racontait ma mère.

Je me souviens vaguement de poules et de lapins, mais pas du travail à la ferme ou dans les champs qui l'entouraient. Nous grimpions sur des échelles pour cueillir des cerises et nous nous tachions les mains de leur jus rouge et gluant. Je n'aimais pas la confiture de cerises, je n'aimais pas les cerises en bocal, mais j'aimais les cerises fraîchement cueillies sur l'arbre.

---

chef d'orchestre de formation de passer moult commandes d'œuvres auprès des plus grands compositeurs de son temps. [Le romancier] Urs Widmer l'a immortalisé dans *Der Geliebte der Mutter [L'Homme que ma mère a aimé]*.